

## Laval théologique et philosophique



Jacques SCHEUER, *Un chrétien dans les pas du Bouddha*.  
Bruxelles, Éditions Lessius (coll. « L'Autre et les autres », 11),  
2009, 205 p.

André Couture

---

Volume 67, numéro 2, juin 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007024ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007024ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

### ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Couture, A. (2011). Compte rendu de [Jacques SCHEUER, *Un chrétien dans les pas du Bouddha*. Bruxelles, Éditions Lessius (coll. « L'Autre et les autres », 11), 2009, 205 p.] *Laval théologique et philosophique*, 67(2), 399–401.  
<https://doi.org/10.7202/1007024ar>

processus de perception-assentiment-impulsion-action. Cet enchaînement ne suffit pas à garantir la liberté humaine vis-à-vis du destin.

L'introduction se termine sur une appréciation générale du traité *Du destin*. Natali estime que ce traité montre bien à quel point les débats entre les aristotéliens et les stoïciens dépendent de présupposés doctrinaux implicites que le commentateur moderne doit sans cesse tenter de mettre au jour. Refusant une approche philologique, qui s'attarde trop sur le vocabulaire employé, mais prenant le parti d'une approche philosophique, Natali voit des points de contact là où le vocabulaire diffère, et des points de divergence là où le vocabulaire concorde. Il faut retenir avant tout de ce traité qu'un exposé sur le destin, quelle que soit l'école philosophique qui le produit, implique une théorie de l'action, qui elle-même dépend d'une théorie des causes.

Une brève notice biographique suit l'introduction (p. 97-98), puis la traduction italienne se présente avec le texte grec en regard. Il serait prétentieux d'évaluer ici la valeur de cette traduction. C'est une entreprise bien trop sérieuse et semée d'embûches pour émettre une opinion à la légère. Avec les traductions de Sharples et de Thillet pour guide, Natali était entre bonnes mains. La présentation matérielle semble impeccable en ce qui concerne la pagination, les coupures de ligne et les numérotations. Natali a eu raison de ne pas se faire l'esclave de la ponctuation grecque et de rendre le texte plus lisible pour une langue moderne. Alexandre a en effet la fâcheuse tendance à insérer des incises interminables au milieu d'un raisonnement. La traduction semble précise et adéquate pour les passages, choisis au hasard, que nous avons vérifiés.

Le commentaire est une addition bienvenue pour les spécialistes. Il contient des informations plus techniques sur le traité : remarques philologiques, justifications de la traduction ou du texte grec choisi, renvois à la littérature pertinente, et ainsi de suite. Ce n'est pas un commentaire suivi, mais une sélection de remarques ponctuelles au fil des chapitres. Une bibliographie de treize pages complète le volume, avec un index des auteurs anciens cités.

Cet ouvrage, déjà connu par sa première édition, méritait d'être à nouveau disponible, dans une édition entièrement revue à laquelle s'ajoute enfin le texte grec.

Richard DUFOUR  
Université Laval, Québec

Jacques SCHEUER, **Un chrétien dans les pas du Bouddha**. Bruxelles, Éditions Lessius (coll. « L'Autre et les autres », 11), 2009, 205 p.

Alors que le livre de F.X. Clooney était fondé sur une série de conférences prononcées à l'automne 1996 à la John Carroll University de University Heights (Ohio)<sup>14</sup>, celui de Jacques Scheuer s'est ébauché dans le cadre d'un cycle de douze leçons professées à l'Institut d'études théologiques de Bruxelles. Il ne s'agit pas non plus à proprement parler d'un parcours scolaire, mais plutôt d'une série « d'explorations, selon un mouvement de va-et-vient, un mouvement de passage, comparable au travail de la navette de tisserand qui croise et recroise les fils. À chaque étape, une parole, une parabole, une image ou encore un personnage de la tradition bouddhique viendra convier à la découverte de telle ou telle facette de ce monde spirituel » (p. 5-6).

Il est en effet moins question d'analyser en détail les grands concepts du bouddhisme que de tenter par approches successives de cerner une pratique méditative spécifique. À cet égard, les titres

14. Se reporter *supra*, p. 382-384.

de chacun des chapitres sont déjà éloquentes : 1) Au pouvoir du Prince de ce monde : la souffrance qui nous emprisonne ; 2) « Soyez votre propre lumière » : le combat pour la libération ; 3) « Venez et voyez » : la rencontre d'un guide ; 4) « Exercices spirituels » : l'art de la méditation ; 5) L'être humain : un tissu de désirs et d'illusions ; 6) « Celui qui veut me suivre, qu'il renonce... » ; 7) La disparition du Bouddha et la mort du Christ ; 8) « Éveille-toi d'entre les morts... » : vigilance et résurrection ; 9) Mon visage originel, dès avant la fondation du monde ; 10) « Que mûrisse en moi la souffrance du monde » ; 11) « Sur la place du marché, avec des mains secourables » ; 12) Sagesse et folie, Parole et silence.

Dans un style alerte, Scheuer utilise entre autres les paraboles courantes, par exemple celles de la tortue aveugle (p. 48), de la flèche empoisonnée (p. 22-23), de la procession d'aveugles (p. 32), l'histoire des grains de moutarde (p. 12-13), pour tenter d'ouvrir l'intelligence de celui qui cherche à apprivoiser le bouddhisme. Mais du même souffle, il ose convier le bouddhiste à s'arrêter devant le Ressuscité, également vainqueur comme le Bouddha, et fait appel entre autres au thème de la vigilance, pour créer des harmoniques entre les pratiques chrétienne et bouddhique (p. 124-135). Tout au long du chemin, les questions se posent, les vraies. Par exemple, plutôt que de réduire l'activité missionnaire à du prosélytisme indu (p. 42), ne vaudrait-il pas mieux reconnaître que « les textes [bouddhiques] anciens sont traversés par une conviction implicite ou explicite qui justifie la décision du Bouddha de partager ce qu'il a découvert. Cette communication n'a de sens que si l'être humain dispose d'une marge de liberté suffisante pour travailler à sa propre libération » (p. 77). Souligner « une assez remarquable convergence de fond entre les enseignements bouddhiques sur l'impermanence et les images de l'être humain et de l'univers que véhicule notre culture inspirée par le développement des sciences contemporaines » (p. 76), ce n'est pas céder à la tentation de doter le Bouddha d'une omniscience lui ayant permis de devancer les avancées de la science la plus actuelle comme voudraient le faire croire certains apologistes. Il existe un concordisme bouddhique qui n'est pas plus acceptable que son homologue chrétien.

Le chap. 9 veut aller plus loin et réfléchir sur ce qui fonde le travail d'éveil. Pour y parvenir sans se laisser piéger par les repères de la pensée commune, certaines traditions ont développé des phrases énigmatiques que l'on appelle des kôans. Se fondant sur l'un de ces énoncés qui parle d'un visage d'avant la naissance, ce chapitre aborde l'un des aspects les plus difficiles du Grand Véhicule. Il y aurait en chaque être un potentiel, une ouverture, un visage originel qui n'est ni un sujet qui s'efforce de se libérer ni un Soi à découvrir. La lettre de Paul aux Éphésiens parle aussi d'un projet de Dieu, d'une prédestination à être pour lui des fils, d'un choix de chaque individu datant d'avant la fondation du monde, mais les parallèles suggérés me semblent difficiles. Les chapitres 10 et 11, qui portent sur le thème du bodhisattva, paraissent beaucoup plus convaincants. La volonté de proximité avec les êtres souffrants qui est l'une des caractéristiques de cet « être pour l'éveil » est faite à la fois de sagesse et de compassion. Elle n'est pas le fruit d'une sorte d'idéalisme théorique, mais d'un entraînement quotidien (cf. p. 156-157). Tout en maintenant les différences, Scheuer n'a aucune peine à rapprocher ce bodhisattva du Christ incarné, à comparer les paradoxes de la démarche chrétienne avec ceux dont vit cet être tout entier polarisé par l'éveil. Sagesse et folie, parole et silence (chap. 12) sont encore d'autres paradoxes qui s'avèrent féconds aussi bien dans le bouddhisme que dans le christianisme et qui visent chacun à sa façon à « casser concrètement l'apparente cohérence de nos images du monde, d'autrui et de nous-même » (p. 202).

Un livre original et qui oblige à revoir nos idées toutes faites, et parfois simplistes, tant sur le bouddhisme que le christianisme.

André COUTURE  
*Université Laval, Québec*

Bernard SESBOÛÉ, **Invitation à croire. II. Des sacrements crédibles et désirables.** Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologie »), 2009, 353 p.

Ce livre est le deuxième tome de *Croire. Invitation à la foi catholique pour les femmes et les hommes du <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle*, paru en 1999, aux éditions Droguet & Ardant. La continuité est évidente. Le Credo (t. I) présentait la foi professée. Les Sacrements (t. II), présentent la foi vécue.

Le présent ouvrage prend son point de départ dans le rôle du rite dans la vie humaine. Le rite rythme la vie quotidienne. Il inscrit dans le flux indifférencié du temps des repères indispensables à une vie quelque peu réfléchie et constitue à ce titre une recherche de sens. Dans les religions, le rite est le lieu privilégié d'expression du sacré et il est fondamentalement symbolique. La conversion chrétienne du rite et du sacré a donné dans l'Église les sacrements. L'institution sacramentelle, ce que l'on appelle souvent l'*économie*, c'est-à-dire la disposition générale qui nous fait entrer dans le don du salut par les sacrements, respecte donc ce que nous sommes en tant qu'hommes et nous rejoint à travers le rite et la fête. Le rite y devient *mémorial* et le mythe y devient récit.

D'emblée, l'auteur précise que le chrétien ne peut comprendre les sacrements et la ritualité qui les accompagne qu'à la lumière du Christ. Tous les sacrements, chacun à leur manière, sont des actes qui font mémoire de l'événement de Jésus. Le Christ est le premier à vérifier dans l'histoire la parfaite réalité du sacrement. Dans tous les sacrements, une action divine s'effectue sous des signes visibles, à l'image du Christ qui était Dieu dans une chair humaine et visible. Les sept sacrements constituent un organisme structuré récapitulant la totalité de ce qu'a vécu et fait Jésus.

Le baptême est le premier sacrement, la porte d'entrée vers tous les autres sacrements. Il est la carte d'identité du chrétien. Le rite du baptême est l'eau. L'eau est « germinative » et source de toute vie. Par elle tout naît et tout renaît. Tout dans le baptême évoque la vie à l'image de l'eau qui est le symbole : que l'on parle de lui en termes de renaissance ou de résurrection, nous sommes devant un sacrement qui nous donne le message de la transcendance de la vie humaine. Ce sacrement est notre entrée dans la vie même de Dieu un en trois personnes : le Père fait de nous des fils, le Fils fait de nous ses frères, et l'Esprit vient faire chez nous sa demeure. Le baptême fait entrer le chrétien dans la famille ecclésiale.

La confirmation est par excellence le sacrement du don de l'Esprit. C'est à ce don que renvoient ses deux rites principaux, l'imposition des mains et l'onction d'huile. La confirmation, affirme l'auteur, est l'achèvement normal du baptême. Elle en est la perfection. Elle apporte un don plénier du Saint-Esprit. Par ce sacrement, les fidèles sont plus parfaitement liés à l'Église, ils sont dotés d'une force spéciale de l'Esprit Saint, et sont ainsi plus strictement tenus, en tant que vrais témoins du Christ, de répandre et de défendre la foi par la parole et par l'action.

L'eucharistie constitue le sommet de l'institution chrétienne des sacrements. L'auteur consacre deux longs chapitres à ce sacrement qui récapitule tout. Si le Christ récapitule en sa personne toute l'histoire du salut, on pourrait dire que l'eucharistie est une récapitulation de cette récapitulation. L'eucharistie a été instituée au cours d'un repas. L'auteur insiste d'abord sur cette réalité tout humaine. Le repas réunit, souligne les événements importants, est l'occasion de célébrer et de partager. Dans la tradition juive, le repas pascal fait mémoire de la sortie d'Égypte, un événement fonda-